

viande aux domestiques ; c'est une erreur. Outre que cette nourriture leur donne plus de forces, ils en sont plus tôt rassasiés et consomment moins de pain." Il voulait que la ménagère connût bien la qualité des diverses sortes de farine et s'entendit à la fabrication du pain ; qu'elle sût saler et fumer les viandes de porc et de bœuf ; que les détails les plus minutieux sur la manipulation du lait, la fabrication du beurre et sa conservation, sur l'art de préparer les meilleurs fromages, sur l'art de gouverner les fruits au fruitier et d'en tirer parti ne lui fussent pas étrangers. Il appelait tout particulièrement l'attention de la ménagère sur les ressources si précieuses du potager. Selon lui, en outre, une fermière devait s'entendre au gouvernement de l'étable, savoir proportionner le nombre des vaches à la quantité de nourriture disponible ; savoir les caractères qui indiquent les bonnes laitières ; savoir reconnaître l'âge, distribuer les vivres, soigner les veaux et les génisses, distinguer ceux qu'il convient de garder de ceux qu'il convient de vendre au boucher ; connaître les meilleures méthodes d'engraissement les appliquer elle-même et ne point oublier le dicton flamand :—*l'œil de la fermière engrasse le veau*. Elles ne devraient pas ignorer non plus les diverses manières d'engrasser les bœufs. Enfin, tout ce qui a rapport à la porcherie, à la volaille, devra lui être familier. Les principaux symptômes des maladies les plus communes aux animaux devront lui être indiqués en même temps que les premiers soins à administrer en attendant l'arrivée du vétérinaire.

Voilà les connaissances que l'on croyait, avec raison, indispensables à une bonne ménagère, il y aura cent ans bientôt.—Aujourd'hui, nous ne sommes guère plus exigeant, nous nous en contenterions très-bien. Donnez-nous une école où toutes ces connaissances pratiques soient enseignées et expliquées un peu scientifiquement, et nous ne serons plus en peine d'élever nos filles selon nos désirs, de les attacher à la vie rurale et de changer complètement le caractère de nos fermes.

Donnez-nous aussi, pour les heures de loisir, des livres bien pensés, bien écrits, romans et autres, qui ne s'écartent jamais des lois de la moralité etc., 4^e ligne, 1^{re} colonne, page 37, jusqu'à la fin de ce paragraphe qui se termine par consciences troublées ?

Bride et éperon font le cheval bon.
Changer son cheval borgne contre un aveugle.
A bon cheval bon gué.
A cheval courieur, ni à l'homme joueur,
Ne dura oncques guère l'honneur.

Carrière agricole.

Nous continuons aujourd'hui encore nos extraits du *Calendrier du bon Cultivateur* par Mathieu de Dombasle. Nos lecteurs n'auront qu'à lire ces articles pour en apprécier l'immense valeur. Si le chapitre sur ce sujet que nous avons extrait la semaine dernière, du livre de Joignaux, est plus succinct, celui de M. de Dombasle, est de beaucoup plus complet. Quand au style, ils sont tous les deux d'une pureté remarquable.

Bonne administration.

L'instruction, toute importante qu'elle est, n'est pas la seule condition indispensable dans le sujet qui se place à la tête d'une entreprise agricole ; il est aussi quelques dispositions morales, soit naturelles, soit acquises, qui doivent concourir avec une instruction appropriée, pour mettre un homme en état de diriger, avec quelque espoir de réussite, une exploitation rurale.

Une des conditions les plus essentielles au succès d'une entreprise de ce genre, est l'espèce de disposition d'esprit qui rend un homme plus ou moins propre à suivre les diverses opérations que l'on peut appeler *l'administration d'une ferme*.

M. de Gasparin a dit : " Le plus mauvais système de culture bien administré, vaut cent fois mieux que le meilleur système avec une mauvaise administration." Rien de plus vrai que cette assertion, et l'on peut affirmer que parmi les personnes qui ont échoué dans les entreprises d'améliorations agricoles, des vices d'administration ont causé au moins autant de chutes que des procédés de culture mal entendus. Je comprends ici dans le mot *administration*, plusieurs branches assez distinctes, mais qui sont toutes fort importantes à la bonne gestion d'une entreprise industrielle.

L'esprit d'ordre

est certainement une des conditions les plus indispensables à toute bonne administration : c'est cette disposition d'esprit, au moyen de laquelle un homme soumet aux règles qu'il s'est imposées, l'emploi de son temps aussi bien que de ses capitaux, et qui fait qu'il apporte des soins constants à rendre clairs à ses propres yeux tous les détails de ses travaux et les résultats de ses opérations, en les classant dans un ordre méthodique. Sans l'esprit d'ordre, on réussit bien rarement à quoi que ce soit dans le monde ; mais je crois qu'il est bien peu de positions dans la vie où il soit plus indispensable que dans la carrière agricole, et celui qui ne l'y apporte pas fera bien de s'abstenir d'y entrer.

La connaissance des hommes contribue puissamment aussi à la bonne administration d'une exploitation rurale. Le cultivateur, soit dans ses relations journalières avec les agents dont il est forcé de s'entourer comme chef d'établissement, soit dans celles où le placent aussi chaque jour ses opérations mercantiles avec les étrangers, dans ses ventes ou dans ses achats, ne pourra, qu'à l'aide de cette connaissance, se diriger dans le choix qu'il a à faire des uns ou dans les moyens par lesquels il peut les employer utilement, dans ses transactions avec les autres, pour assurer la conservation de ses intérêts. Sous ce dernier rapport, la connaissance des hommes se lie intimement à l'esprit des affaires ; cependant, comme cette dernière qualité s'étend encore à d'autres objets, et comme elle forme une des conditions les plus importantes du succès de toute entreprise industrielle, il faut en dire quelques mots.

L'esprit des affaires

est une qualité très-spéciale, et que chacun connaît très bien, quoique tout le monde ne la possède pas : un de ses caractères les plus essentiels est la disposition à l'aide de laquelle un homme sait se prévaloir de tous les avantages que lui offrent les circonstances, dans toutes les matières d'intérêt ; qui fait que dans chacune de ses transactions il cède toujours aussi peu que possible, et obtient autant que les circonstances peuvent le lui permettre. Si l'on y regarde de près, on trouve, dans le monde et dans toutes les classes de la société, des différences énormes sous ce rapport entre les hommes ; et ces différences sont indépendantes de presque tous les autres genres de supériorité et de capacité. L'homme qui ne possède pas l'esprit des affaires achète presque toujours trop cher et vend à vil prix, parce que les affaires, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, se traitant généralement par les hommes qui y ont le plus d'aptitude, celui qui se met en contact avec eux sans posséder la même habileté dans cet espace d'art, doit nécessairement traiter presque toujours avec désavantage pour lui. L'homme étranger à l'esprit des affaires exige toujours trop ou trop peu de la marchandise qu'il veut vendre, et il offre trop ou trop peu de celle qu'il désire acheter : dans tous les cas, il fait mal son affaire, car il est clair qu'il n'y a pour lui qu'une alternative : ou traiter avec perte, ou manquer le marché qu'il avait à faire.

L'esprit des affaires est un don de la nature ; il se développe par l'habitude et l'expérience, qui peuvent jusqu'à un certain point y suppléer, mais jamais le remplacer complètement. Dans toutes les branches de la production industrielle, ce genre d'habileté contribue au succès d'un établis-